

Spirale

Autobiographie dessinée / *Journal (4) : Les riches heures*, de Fabrice Neaud, Éditions Ego comme X, 222 p.

Éric Paquin

Traduire, entre les langues
Numéro 197, juillet-août 2004

URI : id.erudit.org/iderudit/19382ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, É. (2004). *Autobiographie dessinée / Journal (4) : Les riches heures*, de Fabrice Neaud, Éditions Ego comme X, 222 p.. *Spirale*, (197), 4-5.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

AUTOBIOGRAPHIE DESSINÉE

JOURNAL (4) : LES RICHES HEURES de Fabrice Neaud
Éditions Ego comme X, 222 p.

LORSQUE sont parus les premiers tomes du *Journal* de Fabrice Neaud, nombreux furent les lecteurs qui, même s'ils ont été ravis par les qualités esthétiques de l'œuvre, en ont surtout retenu l'aspect obscène et scandaleux. Obscène, parce que ces livres mettent littéralement en scène ce qui est généralement destiné à demeurer secret : le contenu d'un journal intime et la vie privée de l'auteur (sans oublier ses relations homosexuelles). Scandaleux, parce que s'inscrivant pleinement dans la mouvance autobiographique de la dernière décennie, l'auteur y peint certaines personnes de son entourage sans avoir obtenu leur consentement. Cette dernière situation peut être considérée comme doublement problématique dans le cadre d'une bande dessinée, puisqu'à la représentation des paroles et actions (pas toujours édifiantes) de l'autre se juxtapose sa représentation graphique.

Le troisième volume du *Journal*, le plus volumineux jusqu'à présent avec ses trois cent soixante-douze planches, posait cette épineuse question de la représentation de l'autre comme aucune autre bande dessinée ne semblait l'avoir fait auparavant. Couvrant la période allant de décembre 1993 à août 1995, le livre était essentiellement consacré à l'amour impossible que le narrateur alors âgé de vingt-cinq ans éprouvait pour Dominique, un ami et collègue illustrateur qui, étant hétérosexuel, ne pouvait lui rendre cet amour. Y étaient retracées les différentes étapes de ce sentiment, de l'émoi des premières rencontres à la déchéance de Neaud, qui accumulait bêtise sur bêtise dans ses relations avec Dominique, le forçant à rompre d'humiliante façon. Quelques planches finales nous montraient par ailleurs son ami lui interdisant d'utiliser son image dans son œuvre et lui défendant également de raconter cette scène.

Le quatrième tome, s'il se veut la poursuite d'une démarche que nous tenterons d'expliquer ici, marque un tournant à plusieurs égards dans la carrière du *Journal*. Notons que ce dernier volume, le seul dont l'illustration de la jaquette ne renvoie pas au corps masculin, est aussi le premier à arborer un titre. Ce titre, *Les riches heures*, suggère la sortie du néant relationnel de l'auteur, après la longue descente aux enfers des trois premiers volumes, mais aussi une préoccupation éditoriale quant à l'inscription du *Journal* dans la durée : davantage que leur numérotation, les titres permettront de différencier entre eux les volumes quand ceux-ci seront plus nombreux. Mais le quatrième tome du *Journal* demeure surtout celui où sont racontées la parution et la réception

du premier. La vie privée de Fabrice Neaud est dorénavant du domaine public et sa conception de la bande dessinée autobiographique est devenue le sujet d'un débat qui n'est plus limité à son entourage immédiat. C'est donc avec la parution de ces *Riches heures*, dans lesquelles est thématisé l'acte de lecture du *Journal* par des tiers, que nous sommes le mieux en mesure d'apprécier les implications du projet de Fabrice Neaud : une œuvre qui revisite les clichés et les définitions consacrées du journal intime, tout en proposant ses propres critères du genre et en livrant une réflexion originale sur le droit à l'image.

Les clichés du journal intime

« *Je ne fais pas un putain de témoignage de merde* », s'exclamait Christine Angot sur un plateau de télévision où on l'avait invitée à défendre son approche autobiographique. Fabrice Neaud, qui a dessiné cette scène dans *Les riches heures*, n'est pas plus immunisé que la romancière contre une lecture réduite au seul contenu circonstanciel de son œuvre. Et c'est dans le *Journal* lui-même qu'il signale l'importance de son travail esthétique et de ses réflexions sur la forme qu'il oppose à « *l'illusion de sincérité comme critère de valeur-en-soi d'une œuvre* ». D'autres préconceptions du genre diaristique sont également désuètes aux yeux du bédéiste qui s'est fréquemment expliqué à ce sujet : l'écriture du journal tenant lieu de thérapie, sa publication équivalant à une sorte de confession, mais surtout le journal intime étant considéré comme une écriture spontanée, simultanée et reflétant la vérité.

Le journal intime donne l'illusion de la réalité. Or, « *dès qu'il y a récit, il y a transposition* », rappelle Neaud dans une entrevue accordée à Delphine Descaves et Éric Magnen (*L'Œil électrique*, n° 22), ou, pour employer une métaphore qu'il apprécie, « *la carte n'est jamais le territoire* ». D'autant plus que l'auteur tient régulièrement un carnet qui constitue le « vrai journal » et dont le *Journal* publié constitue une re-création et une reconstruction stylisée, une « *mise en forme narrative* ». Si certaines scènes ont été dessinées de façon plus spontanée et au plus près des événements comme dans un vrai journal intime, d'autres, qui développent une réflexion sur plusieurs planches, sont le fruit d'un travail élaboré, étalé dans le temps. La volonté affirmée de l'auteur de transcender le seul « témoignage » suppose ainsi que le journal ne doive plus être réduit à ce qu'il qualifie de strict « *relevé sismographique et épidermique du vécu* »...

Échec de la communication

Durant la période couverte par *Les riches heures* (de l'été 1995 à l'été 1996), Fabrice Neaud s'est constitué un nouveau réseau social, il s'est extirpé de sa précarité financière et s'est trouvé valorisé par son entrée dans le monde de la bande dessinée indépendante. Malgré l'apaisement que lui procurait l'amitié, l'auteur explique avoir longtemps fait preuve de méfiance quant aux motivations de ceux qui cherchèrent à le fréquenter à cette époque, explorant de façon systématique les entraves à un authentique dialogue. Le *Journal* apparaît ainsi comme le genre idéal de celui qui ne croit plus à la communication entre les êtres. En témoignent les nombreux échanges que contiennent *Les riches heures* où le narrateur se heurte à l'incompréhension et au manque d'écoute de l'autre. Neaud, qui se situe le plus souvent hors champ lorsqu'il dessine ces scènes, livre un troublant message : il y a un dialogue (au sens scénaristique du mot) mais pas de réelle discussion.

Lorsqu'elle est publiée, l'œuvre diaristique part donc du constat de l'échec de la communication interpersonnelle, menant à une prise de position semblable à celle de l'écrivain Renaud Camus dont se réclame Fabrice Neaud et dont les livres concluent le plus souvent à la barbarie des rapports humains. « *Je suis d'accord avec lui, explique Neaud, quand il déclare que les livres ne sont pas faits pour que les gens nous disent ce qu'ils en pensent, mais pour que ceux-ci les lisent. Si opérer dans le champ de l'art se fait en partie sur un constat d'échec quant à la communication traditionnelle, c'est justement parce que créer ne supporte aucune négociation. Une œuvre n'est pas là pour engendrer un débat, elle est là, absolument. Les œuvres dialoguent entre elles, mais pas avec nous. Nous n'avons rien d'intéressant à leur dire, elles n'ont rien à apprendre de nous, nous avons tout à apprendre d'elles. Ce sont les œuvres qui nous jugent, pas le contraire* » (site Web *BD Sélection*, 18 décembre 2002). De ces conceptions découle également la résistance avouée du créateur face au commentaire critique.

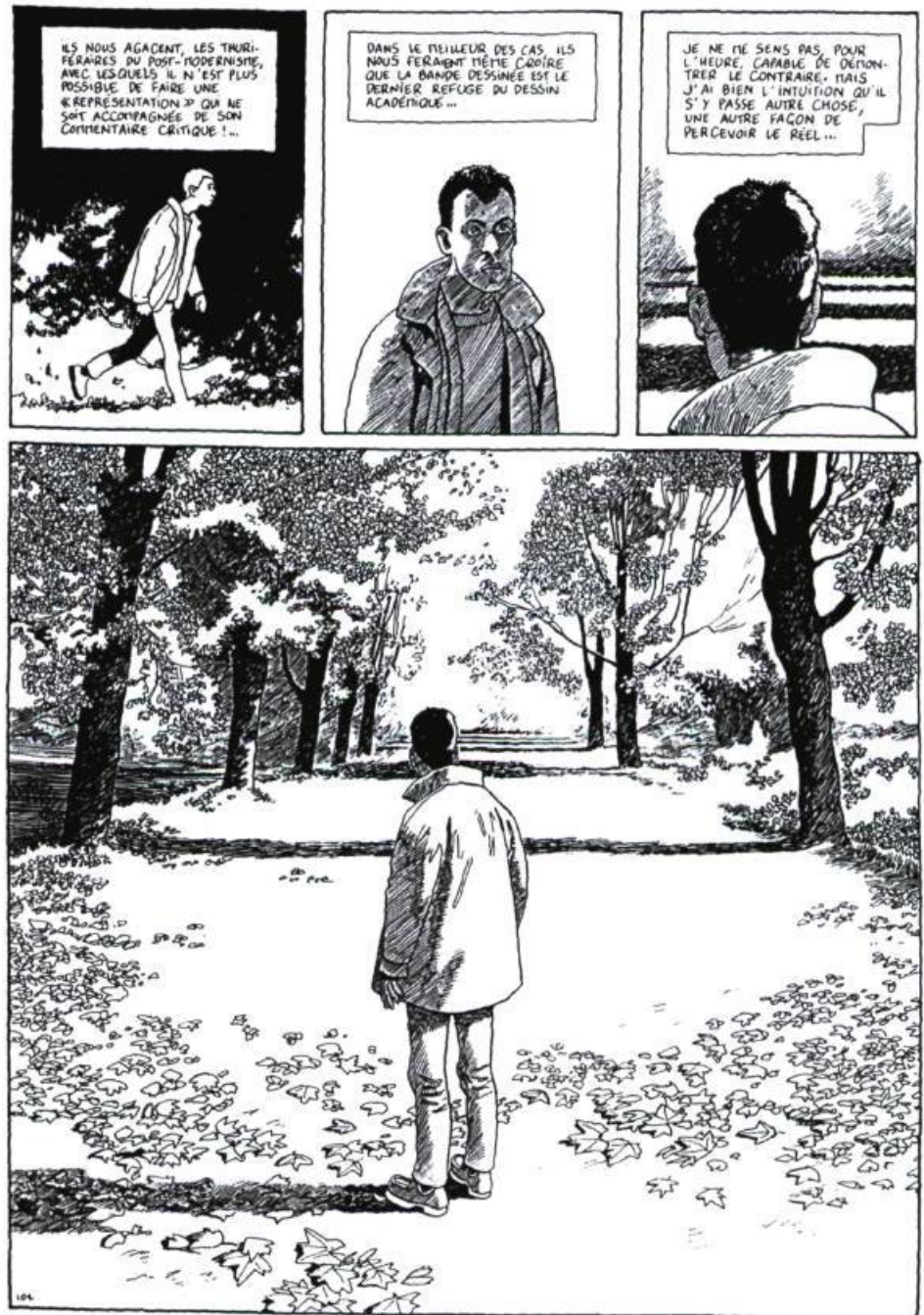
Le droit à l'image

Dans un éditorial consacré à l'autobiographie dessinée de Neaud, le rédacteur en chef du magazine *Beaux Arts*, Fabrice Bousteau, notait que le conflit entre le « *droit à l'image* » et le « *droit de l'image* » constituait le cœur du propos du *Journal*. À ce titre, le quatrième tome marque aussi un tournant. L'époque couverte étant celle

de la parution du premier livre, plus personne dans l'entourage immédiat de Neaud ne peut ignorer le risque de s'y voir représenté. Et si, pour la première fois dans *Les riches heures*, l'auteur remercie en exergue certaines personnes de l'avoir autorisé à utiliser leur image, il reste que plusieurs autres ignorent encore qu'elles se trouvent dans l'un ou l'autre des volumes déjà parus ou se trouveront dans ceux à paraître. L'autorisation n'est pas demandée à tous, et surtout pas à ceux avec qui l'auteur s'est un jour ou l'autre trouvé en situation conflictuelle. « *Est-ce bien? Est-ce mal? Est-ce moral?* », se demande Neaud. « *Je n'en sais rien... Mais je ne vois pas en quoi la Morale serait l'instance supérieure pour juger de la validité et, surtout, du droit même à l'existence d'une œuvre.* »

L'aboutissement du projet du *Journal* pré-suppose donc que l'auteur ne tienne pas compte de ce que, dans le domaine juridique, nous appelons dorénavant le « droit à l'image » et qui fait que n'importe quel passant photographié dans la rue peut tenter des poursuites contre l'artiste qui fait œuvre de son image et la publie (Neaud a été plus d'une fois menacé de telles poursuites). Comme Fabrice Bousteau, nous pouvons opposer à ce droit le « droit de l'image » revendiqué par Neaud dans *Les riches heures* : « *Se définir comme propriétaire de sa propre image n'est en rien un absolu philosophique. C'est, avant tout, une idéologie et une idéologie qui repose sur une privatisation d'une partie de l'univers visible... Mais le visible appartient à ceux qui le regardent et qui fabriquent de l'image à partir de lui, auteur de BD compris.* » La même idée était exprimée autrement dans le troisième tome où Dominique déclarait à Fabrice : « *Mon image est à moi, et c'est à moi seul d'en jouir* », provoquant le questionnement suivant chez le narrateur : « *Comment peut-on m'accuser de voler une image qui ne hante que moi?* »

Avatar important de la bande dessinée d'auteur contemporaine, l'autobiographie dessinée irait-elle plus loin que l'autobiographie littéraire? Le matériau du bédéiste se composant d'images (picturales), le créateur semble y avoir une conscience particulièrement développée de présenter un « point de vue ». Le souci apporté aux cadrages, l'emploi du hors-champ et de la technique de la caméra subjective illustrent cette hyperconscience. Celle-ci est d'autant plus présente chez Neaud que le genre diaristique abolit la distance que l'on trouve habituellement entre les événements racontés et le moment de l'écriture dans les autres formes autobiographiques où le temps a apaisé les conflits et où la nostalgie opère, façonnant le souvenir. Loin de se limiter au « beau livre » qu'elle a récemment été appelée à devenir, la bande dessinée est donc également le lieu d'un questionnement sur les genres. Il s'y passe sûrement, comme le croit Fabrice Neaud, une autre façon de percevoir le réel.



Fabrice Neaud, *Journal* (4) : les riches heures.